

La marche au sein du séminaire « Écrire la ville : territoires, limites, traces » de l'ENSA Versailles

AUTRICE

Maud SANTINI

RÉSUMÉ

Mon propos se fonde sur une expérience d'une quinzaine d'années d'enseignement des sciences humaines et sociales par la marche au sein du séminaire « Écrire la ville : territoires, traces, limites » de l'ENSA Versailles. Il s'agit dans un premier temps de revenir sur l'historique de cet enseignement, depuis 2006. Les origines du projet et les motivations qui ont été les nôtres au début permettent d'en saisir les fondements méthodologiques et thématiques, son ancrage dans une anthropologie des cultures contemporaines urbaines et suburbaines. Le deuxième temps de mon exposé s'attarde sur les sources mobilisées et sur le protocole déployé dans la préparation de l'expérience collective que constitue la marche que nous organisons avec les étudiants dans les territoires de la métropole parisienne. C'est l'occasion de revenir sur la perspective qui est la nôtre et sur l'héritage dans lequel nous plaçons cette pédagogie. Je termine enfin sur la marche en tant que telle, en explicitant le statut que nous lui attribuons, son rôle dans l'initiation à la recherche que nous proposons aux étudiants.

MOTS CLÉS

marche, métropole, Paris, démarche anthropologique

ABSTRACT

My paper is based on an experience of about fifteen years of teaching social sciences through walking within the seminar "Writing the city: territories, traces, limits" of the ENSA Versailles. The first step is to review the history of this teaching, since 2006. The origins of the project and the motivations that were ours at the beginning allow to grasp its methodological and thematic foundations, its anchorage in an anthropology of contemporary urban and suburban cultures. The second part of my presentation focuses on the sources mobilised, and on the protocol deployed in the preparation of the collective experience that constitutes the walk/ march that we organise with the students in the territories of the Parisian metropolis. This is an opportunity to revisit the perspective that is ours and the legacy in which we place this pedagogy. Finally, I will end on walking as such, by explaining the status that we attribute to it, its role in the initiation to research that we offer to students.

KEYWORDS

Walking, Metropolis, Paris, Anthropological approach

Cette communication s'inscrit dans le cadre d'une réflexion sur l'enseignement des territoires, réflexion abordée sous l'angle des sciences humaines et sociales (SHS) et au travers d'une forme de pédagogie spécifique : l'investigation par la marche. Je m'appuie ici sur un enseignement que j'ai monté, avec d'autres, à l'ENSA Versailles¹ il y a une quinzaine d'années et que nous réactivons depuis chaque année dans le cadre d'un séminaire de mémoire de fin d'études du cycle master.

Mon propos s'articule en trois points. Le premier revient sur l'historique de cet enseignement, depuis 2006 jusqu'à aujourd'hui. Les origines du projet et les motivations qui ont été les nôtres au début permettent d'en saisir les fondements méthodologiques et thématiques. Ses évolutions successives rendent compte de son ancrage dans le champ des SHS et plus particulièrement dans celui de l'anthropologie urbaine. Le deuxième temps de mon exposé s'attarde sur les sources mobilisées et sur le protocole déployé dans la préparation de l'expérience collective que constitue la marche que nous organisons avec les étudiants entre Paris et sa banlieue. C'est l'occasion de revenir sur la perspective qui est la nôtre et sur l'héritage dans lequel nous plaçons cette pédagogie. Je termine enfin sur la marche en tant que telle, en explicitant le statut que nous lui attribuons, son rôle dans l'initiation à la recherche que nous proposons aux étudiants.

HISTOIRE DU SÉMINAIRE « ÉCRIRE LA VILLE : TERRITOIRES, LIMITES, TRACES »

Pour bien comprendre l'esprit de cet enseignement de master fondé sur la marche, il est important de revenir sur son histoire, sur la façon dont il s'est constitué. En 2006, nous avons fondé un séminaire de mémoire de fin d'étude avec Valéry Didelon, architecte et critique d'architecture, et François Béguin, philosophe et géographe. Notre intention initiale consistait à proposer un séminaire qui associe, sur le plan de son encadrement, l'architecture et les SHS. Pratiquer l'interdisciplinarité, en école d'architecture comme ailleurs, soulève toujours de nombreuses questions : des questions de méthode de travail, d'investigation ; des questions de vocabulaire, de lexique ; des questions de façon de faire, d'approches, de références ; et simplement aussi des questions de centres d'intérêt... Nous nous sommes rapidement accordés sur le fait qu'il existait quelque chose qui pouvait servir de levier pour dépasser ces problèmes d'ajustement, d'emploi des outils à la fois théoriques et pratiques propres à chaque discipline. Ce levier consistait à choisir un protocole dans lequel on se retrouverait, aussi bien en tant qu'anthropologue,

¹ École nationale supérieure d'architecture de Versailles [versailles.archi.fr/fr].

géographe et architecte. Nous avons choisi la marche. La marche est définie par Tiberghien comme « une façon de nous relier et d'observer ceux [et ce] que nous ne savons pas toujours voir autour de nous » (2020 : 15). La marche avec les étudiants a ainsi été pensée comme mode d'accès à la connaissance et comme mode de production d'une forme de savoir.

Ce groupe de mémoire, nous l'avons initialement intitulé « *Pariphérie*, approche de la métropole ». Le jeu de mots glissant de « Paris » à « périphérie » désigne d'emblée le champ thématique envisagé, ainsi que notre intention de renouveler notre regard sur les rapports qui se tissent dans la métropole entre le centre et la périphérie, entre les centres et les périphéries. Il s'agissait de s'intéresser moins aux clivages qu'à la circulation des modèles et aux hybridations à l'œuvre, en évitant de penser avec des catégories trop figées, trop définies par avance et trop strictement localisées. « Nous avons visité des églises qui ressemblent à des baraques industrielles, des usines désaffectées semblables à des cathédrales en ruine, des ruines romaines dans l'état où les virent Goethe, Poussin ou Piranèse » (1996 : 85), écrit Francesco Careri lorsqu'il arpente la périphérie de Rome. Dans le centre historique de Paris, nous avons nous-mêmes observé des cinémas multiplex, des enseignes franchisées venant investir des architectures haussmanniennes, nous avons vu des monuments historiques appareillés de dispositifs commerciaux comparables à ceux des parcs d'attractions. En 1982, au sujet de l'ethnologie urbaine, Colette Pétonnet s'interrogeait déjà en ces termes : « Le phénomène des supermarchés implantés à la périphérie des villes et drainant de nombreux chalandes tant citadins que paysans est-il urbain ou appartient-il au monde industriel ? Convient-il d'isoler des phénomènes urbains ? Mieux vaudrait parler de l'ethnologie du monde moderne » (1982 : 37). Tel était notre objectif : ne pas opposer d'entrée de jeu urbain et périurbain afin de saisir des réalités propres au monde métropolitain contemporain.

Au fil des années, l'encadrement s'est renouvelé. Pierre Gaudin, éditeur, photographe, fondateur de la maison Créaphis, a rejoint cet enseignement après le départ de Valéry Didelon puis de François Béguin. Le séminaire s'est appelé pendant cette période « Être rue : formes, usages, représentations ». Sophie Brones, anthropologue, est arrivée en 2013. Nous avons ensuite intitulé notre groupe « Paris Orbital », en référence au livre de Iain Sinclair, *London Orbital* (2016). Depuis 2017, nous sommes trois enseignants anthropologues à diriger ce séminaire de M1 et M2 : Sophie Brones, Éric Chauvier et moi-même. Le séminaire s'intitule désormais « Écrire la ville : territoires, traces, limites ». Ces changements de dénomination contiennent des glissements thématiques et témoignent de ce qui continue à nous unir : la marche comme protocole d'investigation initial, comme déclencheur de l'enquête. Nous pensons que la marche est une façon de découvrir et de comprendre les territoires de la métropole parisienne dans leur épaisseur, leur diversité et leur complexité car elle permet d'identifier des séquences, des changements d'échelles, de densité et d'intensité. Elle permet également d'observer des pratiques « en situation » (Agier, 1996) et en relation, en croisant des approches fondées sur des expériences complémentaires : celle du terrain et celle des représentations du terrain.

CONSTRUCTION DE L'ITINÉRAIRE : AMORCE DE LA RECHERCHE

La marche collective, avec l'ensemble des enseignants et des étudiants du séminaire, s'effectue en tout début de semestre de M1. Deux séances préliminaires sont dédiées à la préparation collective de l'itinéraire. Dans la façon dont on se saisit du territoire, le choix de l'instrument avec lequel on appréhende les choses est déterminant. Avant la marche, les séances de préparation destinées à élaborer l'itinéraire se fondent principalement sur la carte. Les cartes numériques type Google Map ou GPS sont exclues dans la mesure où elles permettent difficilement une vue d'ensemble et que l'on n'y maîtrise pas le jeu des échelles : en se déplaçant en zoomant, par exemple, on se déplace sans se rendre compte que l'on a changé d'échelle. Avec le GPS, on est davantage dans un couloir que dans le territoire alors que, sur la carte papier que l'on déplie, la route sur laquelle on se trouve est reliée à d'autres voies, à d'autres lieux. La vision est synoptique. Les étudiants sont confrontés à des cartes de natures différentes. Une carte Michelin n'indique pas les mêmes repères qu'une carte de la SNCF. Certaines cartes montrent le bâti, le foncier, d'autres le relief avec des courbes de niveaux. En fonction de ce que l'on voit des lieux sur la carte, inmanquablement, l'esprit projette un paysage, une typologie. Les étudiants établissent ainsi une esquisse d'itinéraire incluant des secteurs de ville historique et des territoires de banlieue.

Certaines années, il arrive que nous présentions une œuvre historique, qui devient matériau critique du séminaire. Retrouver les lieux du film *L'Amour existe* de Maurice Pialat (1961) ou du texte *Bécon-les-Bruyères* d'Emmanuel Bove (1927) a pu constituer une consigne d'itinéraire. Au cours de la marche les étudiants sont ensuite incités à constater les changements, à essayer de les décrire, à retrouver des indices du passé et à reconstituer des strates temporelles, reprenant à leur compte les mots de Marcel Roncayolo : « Je crois [...] à l'impossibilité de séparer espaces et temps, dans leur entrelacement qui fait la ville, les territoires et leur durée relative » (1990 : 20). D'autres œuvres permettent d'engager le travail, davantage au plan de la méthode et des différents types de description mobilisés, comme le livre de François Maspéro, *Les passagers du Roissy-Express* (1990), ou le film de Robert Bober, *En remontant la rue Vilin* (1992).

L'itinéraire n'est pas élaboré en lui-même et pour lui-même, mais en lien avec d'autres sources. Une fois composé, il est en outre pensé comme un guide de faible intensité, au sens où bifurcations et autres déambulations sont encouragées, en fonction des découvertes du terrain, des embûches et des aléas de tous ordres, des envies, des curiosités éveillées. La démarche s'inscrit en effet dans l'héritage de la promenade baudelairienne, des vagabondages de Thomas de Quincey à Londres et des dérives surréalistes à Paris, consistant à marcher sans but dans la ville, à se laisser aller aux sollicitations du milieu. Plus tard, les situationnistes ont repris cela en suivant ce qu'ils appelaient le « relief psychogéographique » de la ville, en explorant les « unités d'ambiances » ou « plaques tournantes » (Debord, 1956) qu'ils traversaient. Les expérimentations menées par le groupe Stalker dans les années 1990 servent également de point d'appui. Leurs « transurbances » (Careri, 2020 : 175-189) dans les territoires actuels de différentes villes d'Europe ont servi de modèles à celles de nos étudiants.

LA MARCHE, UN DÉCLENCHEUR D'ENQUÊTE

Marcher, c'est traverser l'espace et c'est à ce titre refonder les valeurs de l'expérience, renouveler les formes du sensible. La marche « possède cette caractéristique intrinsèque d'être simultanément une lecture et une écriture de l'espace, elle se prête à l'écoute et à l'interaction avec les changements » (*ibid.* : 33). La marche permet d'observer les territoires en mouvement. C'est opérer soi-même un mouvement dans des lieux qui sont aussi en mouvement. Le déplacement à pied, lent, confronte aux rythmes multiples du territoire. Marcher implique surtout de prendre son propre corps comme instrument de mesure. Au rythme particulier de la marche, que voit-on, qu'entend-on, que sent-on ? La traversée du territoire à pied met à l'épreuve non seulement du temps, mais de ce qui est difficile d'accès, des obstacles, des limites tantôt facilement tantôt difficilement franchissables. Elle contraint à des stratégies d'insoumission aux assignations habituellement imposées au piéton : marcher le long d'une voie rapide lorsqu'il n'y a pas d'autre chemin possible, longer un chemin de fer. Le sujet qui marche détourne la carte officielle en permanence, suit peu la signalétique, déroge souvent aux attributions fonctionnelles imposées par les décideurs politiques et économiques. La marche met aussi à l'épreuve de la fatigue, de la météo. Lors de cette expérience menée au cours d'une longue journée, commencée très tôt le matin et achevée en début de soirée, le corps apparaît comme un « nœud de significations vivantes » (Merleau-Ponty, 1945 : 175). Tout un travail d'imprégnation opère et ceci dans la durée de l'exercice. Dans ce moment de la recherche, nous formons nos étudiants à l'observation flottante, que Colette Pétonnet décrivait comme une méthode consistant « à rester en toutes circonstances vacant et disponible, à ne pas mobiliser l'attention sur un objet précis, mais à la laisser "flotter" afin que les informations la pénètrent sans filtre, sans *a priori*, jusqu'à ce que des points de repère, des convergences, apparaissent et que l'on parvienne alors à découvrir des règles sous-jacentes » (1982 : 39). Ainsi, chacun élabore un questionnement à partir de cette expérience collective de la marche.

Le moment de la marche est celui de la collecte et de l'amorce d'une réflexion. Au cours de la marche, il s'agit de glaner des indices matériels, symboliques, de relever des détails parfois minuscules, banals. L'expérience subjective des lieux se heurte à l'objectivité apparente de la carte. La langue des usagers qui vivent les lieux traversés se heurte également à la langue administrante. Par exemple, ils n'*empruntent* pas les transports en commun, ils *prennent* leur train de banlieue, soulignant par le lexique et le déterminant possessif les processus d'appropriation à l'œuvre. En consignait les fruits de l'observation, chaque étudiant amorce la constitution d'un corpus documentaire et d'une pensée. S'accumulent prises de notes dans le carnet, relevés ethnographiques, dessins, esquisses, photographies, enregistrements sonores, retranscriptions de conversations. La marche produit le matériau d'une recherche qui se poursuit ensuite tout au long des deux semestres de M1 et de M2. Elle fait figure de socle. C'est d'elle que naissent les questionnements, d'où découlent ensuite les objets d'études. Après ce moment inaugural et collectif, cette expérience commune du territoire, chaque étudiant revient bien entendu individuellement sur son terrain pour poursuivre l'enquête. En M1 et plus particulièrement encore en M2, chacun mène un travail personnel qui aboutit à l'écriture d'un mémoire reposant à la fois sur l'enquête de terrain, sur l'exploitation de sources de natures diverses et sur des lectures. Il s'agit donc de faire la critique des espaces réels, représentés et vécus, par l'introduction de la subjectivité, souvent là où on ne l'attendait pas.

RÉFÉRENCES

- Agier M., 1996, « Les savoirs urbains de l'anthropologie », *Enquête*, n° 4 [doi.org/10.4000/enquete.683].
- Careri F., 1996, « Rome archipel fractal, voyage dans les combles de la ville », *Techniques & architectures*, n° 427.
- Careri F. (dir.), 2020 [2013], *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Arles, Actes Sud, « Babel ».
- Debord G., 1956, « Théorie de la dérive », *Les Lèvres nues*, n° 9.
- Merleau-Ponty M., 1945, *Phénoménologie de la perception*, Paris, Gallimard, « Tel ».
- Pétonnet C., 1982, « L'observation flottante. L'exemple d'un cimetière parisien », *L'Homme*, 22(4), p. 37-47.
- Roncayolo M., 1990, *La Ville et ses territoires*, Paris, Gallimard, « Folio. Essais ».
- Sinclair I., 2016 [2002], *London Orbital*, Arles, Actes sud, « Babel ».
- Tiberghien G. A., 2020 [2013], « Pour continuer... », in F. Careri (dir.), *Walkscapes. La marche comme pratique esthétique*, Arles, Actes Sud, « Babel ».

L'AUTRICE

Maud Santini

ENSA Versailles – LéaV

maud.santini@free.fr